

Dans l'intimité photographique de Christian Caujolle

Le studio GwinZegal, préfiguration d'un futur centre d'art et de recherches qui prendra place bientôt à Guingamp, dévoile une partie des œuvres fréquentées au quotidien par ce grand passeur de la photo.

Guingamp, envoyée spéciale.

« **L**es deux Dieter Appelt vont me manquer en rentrant chez moi. L'Autoportrait à la buée est accroché dans mon couloir. C'est la première photo que je croise lorsque j'entre ou je sors », explique Christian Caujolle, auteur, commissaire d'exposition, enseignant, créateur de l'identité visuelle de *Libération*, directeur artistique de la galerie Vu, qui occupe une place si unique dans le monde de la photo. « Cette image est si présente que je ne peux m'empêcher de la regarder chaque fois. Elle habite vraiment avec moi. Elle m'impressionne, parce que cet artiste, après la guerre, pose directement la question : comment peut-on être Allemand après ce qui s'est passé ? Il le fait avec son corps et son œuvre est d'une force plastique incroyable ! Je suis vraiment pris ! »

Ce corpus a tout pour incarner la collection idéale, alors qu'il n'a rien de la collection d'un collectionneur.

Cette image est l'une des rares que Christian Caujolle a achetées, 800 francs (120 euros) payables en 4 fois. Les autres acquisitions sont souvent des photos anonymes glanées en Asie du Sud-Est ou des images attachantes, en mauvais état, de petits pensionnaires d'une maison de redressement qui font penser à Jean Genet photographié dans le même type d'établissement. La plupart des autres clichés lui sont arrivés sous forme de cadeaux, comme « *formes matérielles de souvenirs partagés* ». « Comme je n'ai jamais rien demandé, lorsqu'on m'offrait une photo, c'était toujours



Dieter Appelt. Courtesy Galerie Françoise Paviot, Paris.

Dieter Appelt : La Tâche attristant le miroir où l'haleine a pris, 1977.

une surprise. Pas toujours celle que j'aurais choisie », dit-il devant un portrait de lui en ombre chinoise pris par André Kertész au Luxembourg...

Cet incroyable corpus, que Paul Cottin, directeur de GwinZegal, a voulu exposer, a tout pour incarner la collection idéale, alors qu'il n'a rien de la collection d'un collectionneur : Christian Caujolle, qui n'éprouve pas le besoin de la possession, qui n'est pas du genre à thésauriser l'objet tirage, encore moins à spéculer, qui apprend plus de ce qu'il détecte et avec quoi il ne saurait vivre que

de ses coups de cœur dont il se méfie, se retrouve à la tête d'un trésor. Il possède des vintages de tous ceux – Brassai, Cartier-Bresson, Izis, Bill Brandt, Kertész, Giacomelli, Alvarez Bravo, Avedon, Ueda, William Klein... – qui ont fait l'histoire de la photographie. À une époque, la fin des années 1970, où il n'y avait pas encore de marché de la photo, pas encore d'écrits sur la photo, il s'est nourri, en même temps que de celle de philosophes tels Roland Barthes, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, de la fréquentation des plus grands photo-

graphes, notamment des Américains, en les rencontrant, le samedi, chez Agathe Gaillard, la première galeriste photo de Paris. Une période, un lieu, une chance. « *Tous les photographes passaient là. Ils étaient disponibles, attachants. Je garde par exemple un souvenir fascinant de l'Anglais Bill Brandt. Il était fin, beau, il avait un regard bleu, une peau presque translucide.* »

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 17 avril, studio GwinZegal, 3, rue Auguste-Pavie, 22200 Guingamp.

Stéphane Duroy, la réhabilitation du document

Le photographe de Berlin et de l'Europe du silence expose à Paris ses photos des seventies thatchériennes.

On sait que la photographie ne délivre pas la vérité. On le sait d'autant plus depuis que la production d'images, la façon dont leur flux déferlant cherche à nous conditionner, à nous manipuler, nous amène à douter. N'empêche. *Distress*, les photographies de Stéphane Duroy exposées à Paris, ainsi que le livre du même nom, paru aux éditions Filigranes/GwinZegal, produisent un étrange effet sur nous en levant le voile sur l'univers fracassé des classes laborieuses britanniques, du temps de la brutalité des mutations initiées par Margaret Thatcher.

Il faut le dire, ces photos, sombres, austères, inquiétantes, même lorsqu'elles se parent de couleurs, ont une force signifiante incroyable qui réhabilite la valeur de document. Qu'elles brossent le portrait de travailleurs de la mine, de familles, de gosses, de paysages domestiques ou urbains, elles interviennent après quelque chose de dévastateur et portent puissamment témoignage de la détresse humaine. On est dans le meilleur de la photographie sociale et pourtant, on a une impression de jamais-vu. Car le regard de Stéphane Duroy, sa retenue, la lumière mélancolique dans laquelle il choisit d'opérer, son refus de l'amnésie les libèrent de tout message pour les rendre infiniment singuliers.

M. J.

Jusqu'au 23 avril à la galerie In Camera, 21, rue Las Cases, Paris 7^e. Tél. : 01 47 05 51 77.